

Je le lis en premier. Ensuite, on verra. –J.

Si tu le trouves, rapporte-le. Pas ici : à son propriétaire.

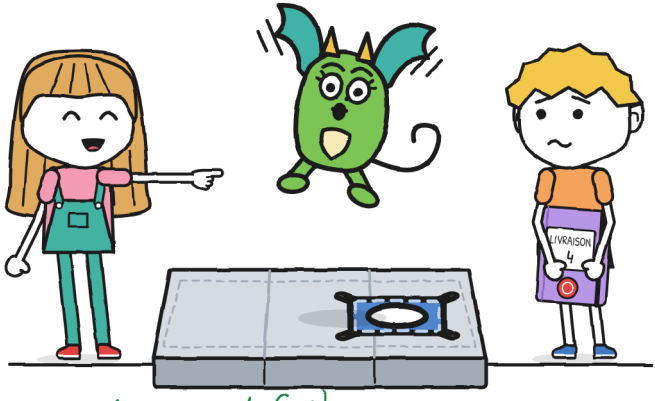
QUE DANS LE LIVRE

Ce tampon marque ce qui n'arrive que dans le livre : les vrais dragons n'existent pas et les colis ne reviennent pas en volant. Pour jouer dans une cour pour de vrai, regarde la dernière page. –J.

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 4

Pas ici, Miette !

Lui Eriksson



(le carnet de Gus)

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 4

Pas ici, Miette !

Quatrième livre de la série. Les précédents : « Ce colis mord », « Ne pas ouvrir avant le tonnerre » et « Retour, s'il vous plaît ».

Texte et illustrations : Lui Eriksson

Version française : LinguAula

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

Première édition : 2026

© 2026 Lui Eriksson · info@linguaula.com

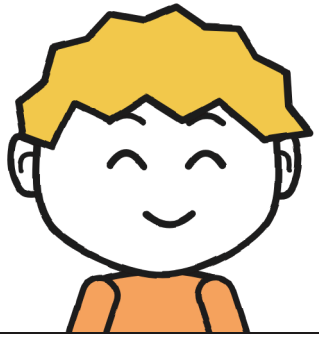
Photocopiable librement, pour la classe et pour la maison.

Polices : Andika, Patrick Hand, Caveat et Courier Prime (licence SIL OFL).

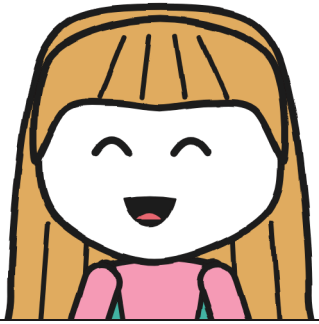
Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

Aucun dragon n'a été blessé pendant l'écriture de ce livre. Un casque, un peu. —J.

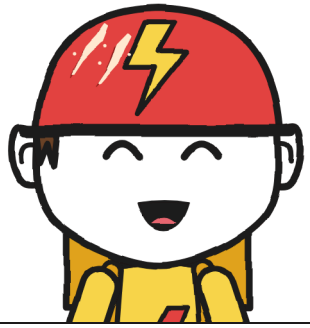
QUI EST QUI



Gus. Livreur du samedi. Ce carnet est à lui. Il veut que Miette vienne vers lui.



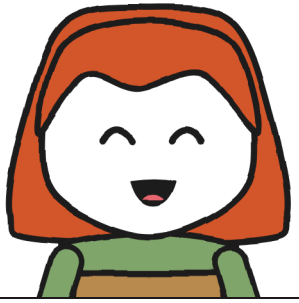
Juliette. Elle écrit en vert et signe J. Elle a toujours une meilleure idée. Même si personne n'en demande.



Tony. Livre pour ÉCLAIR, en dix minutes ou c'est gratuit. Depuis cette semaine, il sait aussi attendre.



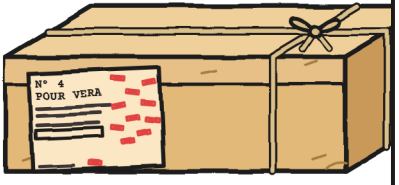
Mara. La patronne de Livraisons Impossibles. Elle porte un chapeau de sorcière. Elle en sait plus qu'elle n'en dit.



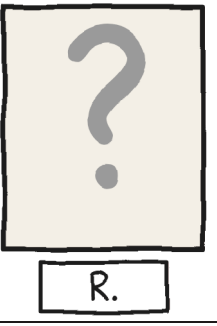
Vera. Elle s'occupe des dragons de la Maison des Dragons. Elle pose les conditions.



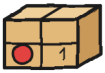
Miette. Un bébé dragon. Elle sait déjà décoller. Le plus dur, c'est d'atterrir.



Le colis n° 4. Plat et large. Sur l'étiquette : À OUVRIR AU SOL.



R. Envoie les colis que personne n'arrive à livrer. Personne ne dit son nom.



CHAPITRE 1

Quatre coins

Du trottoir est monté un tilin, puis un autre, de plus en plus loin. Tony partait pour sa livraison, la clochette bien fixée au guidon, et dans la boutique personne n'a rien dit jusqu'à ce qu'on ne l'entende plus.

Alors Mara a posé un carnet sur le comptoir, à côté du tampon, et elle a regardé ailleurs. C'est sa façon à elle de donner un carnet.

Il était lilas. Un lilas presque de la couleur du chapeau de Mara, ce qui m'a paru une allusion ; mais Mara ne répond pas aux allusions et moi je ne pose pas de questions, alors on s'entend. Le carnet 3, le vert, s'était terminé sur une clochette : sur la dernière page, il restait un tableau, une note verte et pas une seule ligne libre. Je l'ai refermé et je l'ai laissé sur le comptoir avec les égards qu'on a pour un manteau qui ne nous va plus et qu'on n'a pas l'intention de donner.

Le nouveau portait le tampon de la boutique dans un coin et il était vide d'un bout à l'autre. Un carnet vide a un avantage : je

n'ai encore gaffé sur aucune de ses pages. Ça dure jusqu'au premier mot.

Le 2, je l'avais intitulé OFFICIEL ; le 3, SECRET. Les deux fois, à peine écrits, Juliette les lisait comme on lit une invitation. Pour celui-ci, j'ai cherché un mot sans fente, de ceux qui se ferment comme une boîte, et je l'ai essayé au crayon, la langue dehors.

Juliette se tenait debout à côté de moi, le feutre vert débouché dans une main et l'autre levée, comme en classe. L'envie se voyait à son coude.

Le carnet 3, c'était elle qui l'avait étrenné pendant que j'allais chercher une gomme, et elle m'avait répondu « de rien » avant que j'aie dit « merci ». Avec un feutre sans capuchon à cinquante centimètres d'une page blanche, il était logique que ça recommence.

Ça n'est pas arrivé. J'ai écrit le titre très lentement, bien plus qu'il n'était nécessaire, pour voir combien de temps elle tiendrait. Elle a tenu. Quand j'ai eu fini, j'ai mis le point, qui, avec un mot pareil, est obligatoire.

DÉFINITIF.

— C'est bon ? a-t-elle demandé.

— C'est bon.

Je lui ai laissé le carnet. Elle a écrit debout, vite, de cette écriture à elle qui a toujours l'air d'arriver en retard quelque part :

« Définitif » veut dire que je le lis en premier. Ensuite, on verra. —J.

Je l'ai lue deux fois. « Définitif » veut dire que rien ne peut changer ; « ensuite, on verra » admet tous les changements. C'est une phrase à la porte fermée avec un pied dans l'entrebâillement. Ce que la note ne dit pas, c'est qu'elle a attendu. Ça, c'est moi qui le note.



Le rappel habituel, au cas où quelqu'un d'autre qu'elle le lirait un jour. La boutique s'appelle Livraisons Impossibles et c'est celle de Mara, qui est sorcière, porte un chapeau violet et possède un tampon qui, en s'abattant sur le papier, lâche des étincelles à l'odeur de bougie qu'on vient de souffler. Sur l'étagère de gauche, elle garde les retours : des colis que personne n'a réussi à livrer, tous envoyés par R. Si celui qui en reçoit un ne signe pas l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas, à l'aube le colis retourne en volant sur son étagère. Ils étaient vingt. Juliette et moi, nous en avons livré trois : un œuf de dragon, des graines qui couraient et une clochette. Sur le mur, en lettres vertes, il y a écrit RESTE 17.

L'œuf, c'était Miette. Miette sait déjà décoller. Ce qu'elle ne sait pas, c'est où atterrir.

Hier, elle a atterri dans la soupe de Vera.

Vera était venue demander de l'aide et Tony la lui avait proposée, mais il avait d'abord une livraison. Alors elle nous a

raconté ça en attendant, debout près du comptoir, Miette dans les bras et la petite branche tordue dans les cheveux, comme on lit une facture. C'était à midi. La table était mise — une assiette creuse de soupe de nouilles, une cuillère, la nappe à carreaux — et elle levait la première cuillerée quand Miette est sortie de son nid, a traversé la cuisine les ailes ouvertes, l'air de savoir très bien où elle allait, et s'est posée. Avec les quatre pattes. Dans l'assiette.

Vera est restée la cuillère en l'air, ce qui est l'endroit où reste une cuillère quand elle ne sert plus à rien.

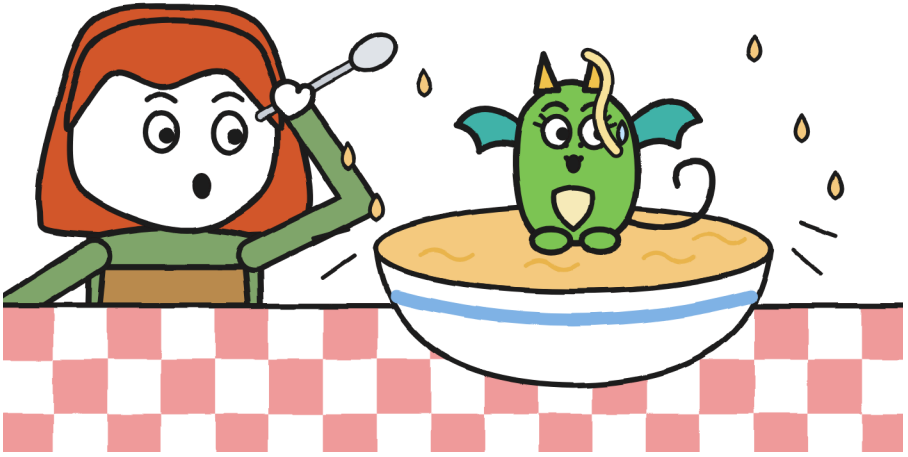
— Elle était tiède, a-t-elle dit, et ce fut tout ce qu'elle a dit.

Miette portait encore une nouille accrochée à une corne, comme une médaille pour une chose que personne ne veut gagner, et elle me regardait avec une tête que j'ai reconnue tout de suite, parce que c'est la mienne : celle du « ce n'est pas moi ». Elle me l'a copiée le premier jour et elle la sort chaque fois qu'elle en a besoin. Elle me va très bien.

Je l'ai dessinée comme on me l'avait racontée, sans adjectifs.

Soupe de nouilles. Avec dragon. —J.

LA SOUPE DE VERA (hier)



Tony est revenu en neuf minutes et demie, ce qui, chez ÉCLAIR, veut dire arriver avec trente secondes d'avance et, partout ailleurs, avoir couru. Il a laissé son vélo devant la porte, il est entré sans enlever son casque et il s'est assis dans sa caisse, où il s'assoit « pour l'instant ».

— Je sais déjà attendre, a-t-il dit. Mais ce n'était pas la peine de commencer aujourd'hui.

Quelqu'un l'avait fait attendre devant une porte. Il ne l'a pas raconté ; c'est la boucle du casque qui le disait, serrée un peu trop.

Alors Mara, sans monter sur aucun tabouret — elle, elle arrive —, a descendu un colis de l'étagère du haut et l'a posé sur le comptoir.

— Vera. C'est à toi.

Elle n'a pas dit « c'est pour toi », elle a dit « c'est à toi ». Ça ne pèse pas pareil.

C'était une caisse plate et large, de la taille d'une plaque de four. Sur l'étagère, là où elle avait été, il est resté un rectangle sans poussière : la quatrième place vide, à côté des trois habituelles. Vera s'est approchée avec Miette dans les bras. Tony a tendu le cou autant que son casque le lui permettait.

L'étiquette du n° 4 en dit bien plus que celle de Toninou, qui n'avait même pas de rue. Celle-ci donne même des instructions.

Tout autour, onze tampons RETOUR, rouges et de travers, comme les pas d'un oiseau pressé. Je les ai comptés. Juliette les avait déjà comptés.

Vera l'a lue du doigt, ligne après ligne, s'arrêtant à chaque ligne comme un train de banlieue. Au R., son doigt s'est arrêté pour de bon. Et il est resté là, sans que rien se passe, comme un train qui s'immobilise entre deux gares sans que personne dise pourquoi.

— Onze fois ? a demandé Juliette.



— Onze, a dit Mara. Neuf fois, au 7, rue du Canal, il n'y avait qu'un mur.

— Et pourquoi on ne l'a pas apporté avec l'œuf ? a demandé Juliette. C'était exactement ce que je pensais : même propriétaire, même rue, même étagère.

— Je l'ai apporté ensuite, a dit Mara. Deux fois, quand Miette dormait déjà dans son nid.

— Et les deux fois, le mur s'est ouvert, a dit Vera. Les deux fois, j'ai dit « pas encore ». Miette ne volait pas. Un kit d'arrivée pour quelqu'un qui ne décolle pas, c'est un bibelot.

Le mur s'est ouvert deux fois. Celle qui ne s'est pas ouverte, c'est Vera.

— Et aujourd'hui ? a demandé Mara.

— Hier, Miette a choisi ma soupe.

Elle l'a dit sans regarder personne, de la voix unie de quelqu'un qui donne une adresse qu'il se répète depuis le matin.



— Ouvrir ou essayer, ce n'est pas recevoir, a dit Mara en nous regardant tous les trois, nous qui avons besoin d'entendre les règles deux fois. Si Vera ne signe pas l'étiquette avec l'encre qui ne s'efface pas, à l'aube, il revient.

— Je sais, a dit Vera. Je veux juste voir si ça marche.

L'étiquette disait À OUVRIR AU SOL, alors Vera s'est agenouillée par terre, dans la boutique, et l'a ouvert là. Tony s'était levé de sa caisse sans s'en rendre compte et s'est accroupi à côté d'elle. Il a compté les pièces à voix haute, en touchant chacune du doigt, comme quelqu'un qui charge une camionnette. C'était la première fois que je l'entendais compter autre chose que des minutes.

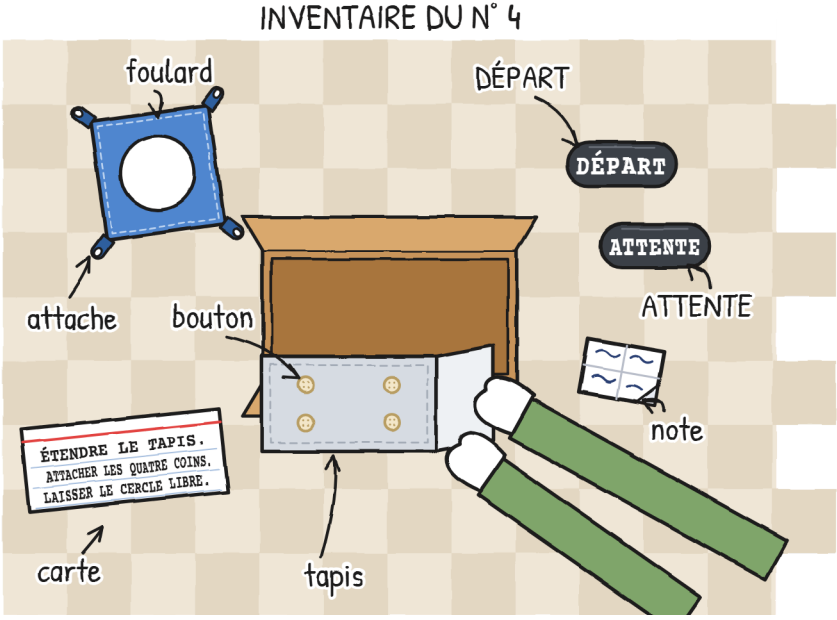
— Un tapis, gris, en trois morceaux, plié en accordéon. Un foulard bleu avec un cercle blanc au milieu et une attache à chaque coin. Deux marques en caoutchouc : DÉPART et ATTENTE. Une carte. — Il s'est redressé. — Cinq choses. Et une note.

En ouvrant le premier pli du tapis sont apparus quatre boutons cousus, ronds et sérieux, de ceux des manteaux de

grand-père. Juliette a relié du doigt, en l'air, chaque bouton à son attache. Personne ne le lui avait demandé.

La carte avait trois lignes, tapées à la machine :

1. ÉTENDRE LE TAPIS.
2. ATTACHER LES QUATRE COINS.
3. LAISSER LE CERCLE LIBRE.



Les deux premières ordonnaient de faire quelque chose. La troisième m'a plu sans que je sache pourquoi : c'était la seule qui demandait de ne rien faire.

La note était plus courte. Vera l'a dépliée, l'a lue et l'a repliée en quatre, en appuyant sur les plis avec l'ongle. Elle ne l'a pas lue à voix haute.

— C'est pour la cour, a-t-elle dit.

Et elle l'a rangée dans la boîte. Je n'ai pas su si elle le disait à la note, à la boîte ou à nous.

J'ai vu les questions de Juliette faire la queue dans sa bouche ; la première avait déjà son manteau. J'ai vu aussi son pied : tap, tap, tap contre le sol de la boutique, à un rythme qui aurait convenu pour défiler. Elle n'a rien demandé. Ça a été le silence le plus bruyant que j'aie entendu dans cette boutique.

Questions que je n'ai pas posées : six. Je progresse. —J.



Mara a posé ses conditions habituelles sans les compter sur ses doigts, parce que nous les connaissons : le kit repart avec Vera, il revient dans sa boîte et l'étiquette ne se décolle pas, même par un coin. Ensuite, elle est restée sur le seuil, les bras croisés, et nous a regardés partir : Vera, la boîte sous un bras et Miette dans l'autre ; Tony, à pied à côté de son vélo ; Juliette, les questions toujours dans la bouche ; et moi, le carnet lilas contre la poitrine.

Rue du Canal, devant le 7, Miette a quitté les bras de Vera et a posé la patte sur la plaque de laiton, au ras du sol.

Le mur s'est ouvert. Les briques du bord se sont écartées une à une, sans se casser, comme des invités qui se lèvent de table pour vous laisser passer.

Tony a fait un pas en arrière avec son vélo. Il l'avait déjà vu s'ouvrir, mais de nuit, quand on ne voit qu'une lumière dorée. De jour, ça impressionne plus : on voit tout. Le linge étendu, la porte de la cuisine, un arbre en pot avec des petites boules jaunes et, dans un nid du coin, un dragon bleu qui dormait en ronflant comme une bouilloire.

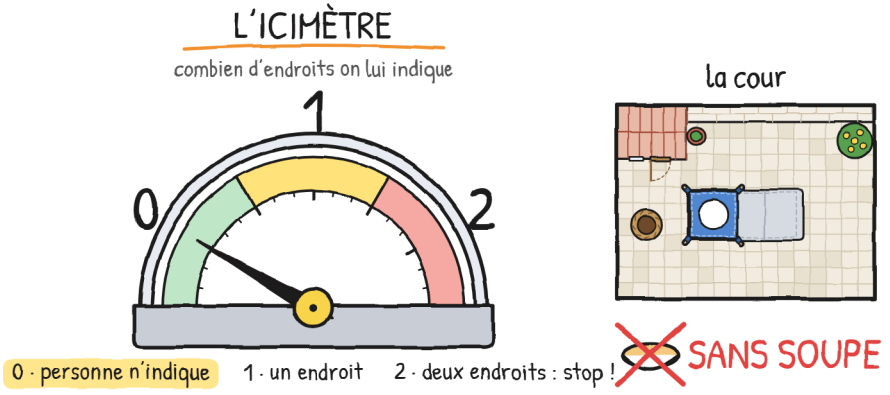
Vera a posé la boîte par terre dans la cour et nous a mis tous les trois en rang.

— Mes conditions, a-t-elle dit en les comptant sur ses doigts. Une : les essais se font seulement avec moi devant. Deux : il y a un seul endroit d'arrivée. Trois : quand je dis « ça suffit », ça suffit.

Je l'ai noté. Et dessous, parce que je ne sais pas entendre une condition sans avoir envie de la mesurer, j'ai dessiné un appareil. C'est le troisième de ma carrière : le tremblomètre du n° 2, le rougeomètre du n° 3 et celui-ci. Je l'ai appelé ICIMÈTRE, « combien d'endroits on lui indique », et je lui ai mis une aiguille et trois chiffres.

J'ai laissé l'aiguille sur le 0. Dans le coin du plan de la cour, j'ai dessiné une assiette de soupe avec une croix dessus et je l'ai intitulée SANS SOUPE. On ne sait jamais.

Un appareil pour compter jusqu'à deux. Très joli. —J.



On a étendu le tapis au milieu de la cour, les trois corps gris l'un derrière l'autre, avec un bruit d'accordéon qui se réveille. Juliette a posé le foulard dessus et a fermé deux attaches.

— Voilà.

Elle l'a dit avec ce « voilà » à elle, qui veut dire « et que personne ne me corrige ».

— Regarde le bord, a dit Vera.

Elle n'a pas dit « il t'en manque deux » ni « lis la carte ». Elle a dit « regarde le bord », qui est un ordre avec la porte ouverte. Un peu d'air est passé et le coin libre du foulard s'est soulevé, comme une oreille. Juliette a fermé les deux autres sans rien dire.

Que Juliette ne dise rien, c'est une nouvelle.

J'allais le faire. Le vent m'a devancée. –J.

Alors j'ai voulu aider, moi.

Je me suis mis debout sur le cercle blanc, les deux baskets bien plantées, comme quelqu'un qui monte sur un socle.

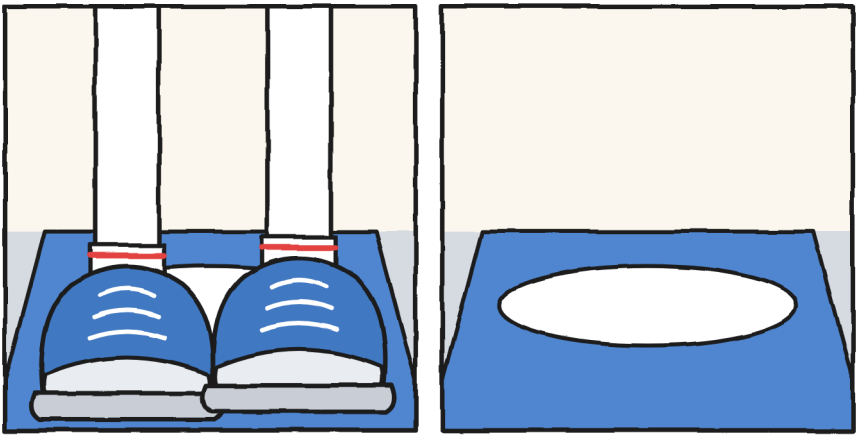
— Miette, ici. Ici !

Miette est venue en marchant, toute contente, avec ce balancement à elle de qui va à un anniversaire, et s'est assise sur ma basket. Quelque chose m'est monté de l'intérieur, comme quand le téléphone de la maison sonne et qu'on demande après vous.

— Tu lui montres tes baskets, a dit Vera.

Je les ai regardées. Blanches, à rayures bleues, la semelle usée d'un côté. Et pour la première fois, je les ai vues comme Miette avait dû les voir : d'en bas, énormes, cachant tout.

Je suis sorti du cercle. Miette a regardé le cercle vide. Elle l'a reniflé. Elle est entrée dedans et s'est assise au milieu.



1. Ce que voyait Miette

2. Ce qu'elle a vu ensuite

Vera a posé Miette sur la marque DÉPART, à un bout du tapis, à un mètre vingt du centre du cercle. Nous, elle nous a mis derrière la marque ATTENTE, un peu plus loin que je ne l'aurais voulu.

Derrière une marque ATTENTE, il n'y a rien à faire de ses mains. J'ai essayé dans les poches, dans le dos, croisées. J'ai fini par m'agripper au carnet lilas comme à une bouée.

— Un petit saut. Un seul.

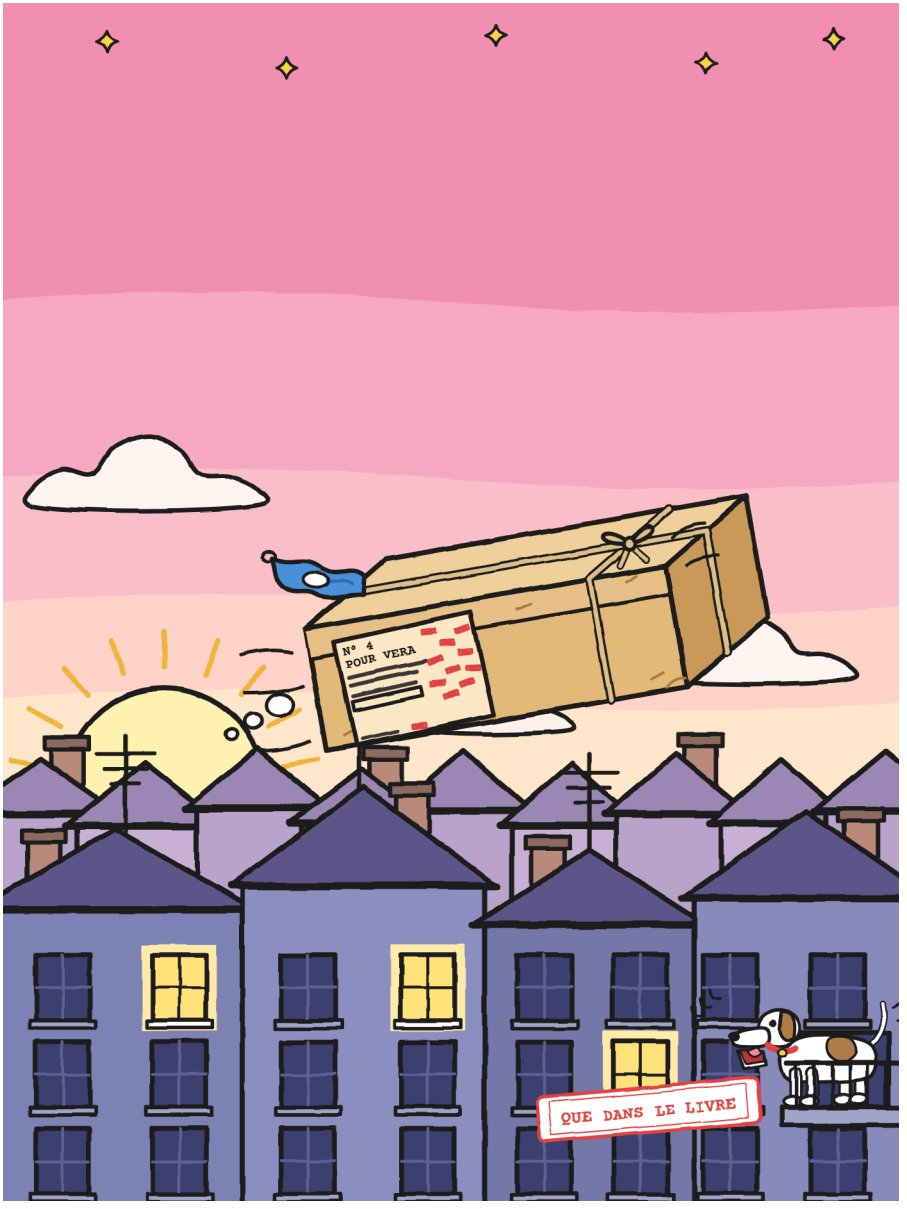
Miette s'est accroupie. Elle a battu des ailes, s'est élevée de vingt centimètres et, deux secondes plus tard, elle s'est posée, les quatre pattes dans le cercle.

— Ça suffit. Pour aujourd'hui, ça suffit.

Ça a duré deux secondes et je les ai senties dans les genoux. Dans la cour, personne n'a applaudi. Vera a un « ça suffit » qui éteint même les applaudissements.

J'ai noté : « Elle est venue vers moi ». Le mot « moi » m'est sorti avec une jolie petite queue. Puis Juliette a défait les quatre attaches et a levé le foulard pour le plier. Miette a tourné la tête et l'a suivi des yeux.

Tu étais derrière la marque. Elle est allée au cercle. –J.


N° 4
POUR VERA
QUE DANS LE LIVRE

UNE HISTOIRE, SIX TAILLES

Ce livre existe en six tailles, de 3 à 16 ans, et en plus de 20 langues. XXS, XS, S, M et L racontent l'histoire page par page, avec les mêmes dessins et de plus en plus de nuances. La XL est le roman : la même histoire, avec de la place pour tout ce que Gus pense et ne dit pas.

Niveaux du CECRL indicatifs : XXS, pre-A1 · XS, A1 · S, A2 · M, B1 · L, B2 · XL, B2–C1.

Chacun dans sa taille. Même cercle. —J.

FAMILLES ET ENSEIGNANTS

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com
(avec les activités de la taille L)